

La vie à Paris

Ce sera, dans quelques jours, la "vie à Versailles". Les automobiles envahiront la ville du Grand Roi, les trains multipliés déverseront à bas des spectateurs en foule, et les hôteliers escomptent déjà ce que leur rapportera la journée historique. Journée de fièvre où la chronique aura fort à glaner si elle note tous les propos, potins et racontars qu'entendront les murailles des Réservoirs, de l'Hôtel Vatel ou de Trianon-Palais. Là, dans le fracas des conversations, s'échangeront des regards hostiles entre les tables ennemies. Là les saluts et les sourires seront pleins de réticences et de sous-entendus. Là se chantera ou plutôt se chuchotera, se murmurera tout bas, à l'oreille, le grand air de la "Calomnie" déjà joué sur tous les tons dans les salons et les antichambres. On colportera les "mots" nouvellement forgés, les anecdotes inventées quelques minutes auparavant. On supputera les chances des candidats et le nombre des tours de scrutin. On jaserà, on parlera, et la galerie des Tombeaux ne sera pas plus violemment animée que ces salles de restaurant prises d'assaut par les Parisiens et les étrangers.

Le vieux Scribe est non pas oublié, mais aboli, et on s'écarterait aujourd'hui si quelque directeur paradoxal s'avisait de reprendre une de ses pièces parmi celles qu'on regarda à leur heure comme des études de mœurs. On sourirait ou on s'écarterait peut-être de tout ce qui contient d'observation stricte les inventions d'un dramaturge qui n'est pas un écrivain. L'habile homme avait écrit une comédie satirique, la "Calomnie", qui, je crois bien, n'eût pas le succès du "Verre d'eau" ou de "Bertrand et Raoul". Mais à relire aujourd'hui une telle pièce où les vices politiques du temps de Louis-Philippe sont fustigés avec un courage inattendu, on s'aperçoit qu'il en est de la guerre de courtoisies comme de la guerre de conquêtes; la férocité est la même, et on retrouverait aujourd'hui comme autrefois chez tous les partis des armes empoisonnées. Il serait pourtant temps, comme dit Maset, de sortir de cette lutte à mains plates et de songer un peu à cette personne qu'on oublie, la France.

On? Qui est cet "on" et "on" n'est-il pas l'auteur de tous les bruits, le colporteur de toutes les méchancetés, le petit cousin de l'illustre Bastie? "On" est, en terme de grammaire, un pronom personnel indéfini, et dans la vie un être, insaisissable et généralement nuisible, commis-voyageur en personnalités. Doux vient ce bruit "rasant la terre" et que recueille la méchanceté des mauvaises gens ou la naïveté des sots? "On" ne sait pas, comme dit la chanson. Mais c'est "on", cet être de raison de mot est ironique, c'est est éternel "on", ce "on" dont nous retrouvons l'influence partout et que nous ne pouvons saisir nulle part, qui a soufflé le vent et déchaîné la tempête.

Ainsi jusqu'au 17 janvier se multiplieront les misérables "on dit" et les perfides "eh! eh!". Ne nous en étonnons point. Il paraît que c'est de la politique. Qui sait tout ce qui se dit et se colporte et se trame à Londres, pendant les entractes de la conférence?

Si. Mais au premier champagne. "Rendez-vous après-demain. Où vous savez." Au café Anglais. Le terrain? Le Grand-Seize! Est-ce que vous craignez, sire, des complications internationales? A son tour Napoléon éclata de rire.

St. Mais au premier champagne. "Rendez-vous après-demain. Où vous savez." Au café Anglais. Le terrain? Le Grand-Seize! Est-ce que vous craignez, sire, des complications internationales? A son tour Napoléon éclata de rire.

présente ne s'avancait. Rose proposait, d'une voix craintive: — Moi, madame?... Voulez-vous me permettre? D'un geste brusque, le régisseur l'écartait.

ZONZON.

Prendre un jeune chien dans ses bras et le presser contre sa poitrine, et lui dire des choses douces comme à un être humain, c'était le plus grand bonheur de la vieille Rose. Mais, ce bonheur, elle ne pouvait le goûter que fort rarement, car elle tenait à sa réputation; et parler à des bêtes, caresser des bêtes, aimer des bêtes, c'est œuvre d'esprit faible aux yeux des paysans; et Rose, quoiqu'elle eût des sentiments de citadine, était servante chez des paysans.

— Mais soudain, s'étant arrêté pour flairer quelque chose, il poussa une plainte et fit un saut en arrière.

— Et bien, si je dois mourir, priez la dame du château de me prêter son petit chien. On prévint la dame du château, qui consentit à prêter son petit chien. Et Rose reprit le garda dans son lit avec elle et le calina, le berça, même — le digne commença à lui ôter la raison sans doute — elle eut un mouvement baroque, tout à coup; elle ouvrit le haut de sa chemise et attrapa la tête du boulu, tendrement, avec le geste divin de la nourrice qui veut allaiter.